

GUY PATRICK
DEBORD STRARAM

D'une révolution à l'autre

Correspondance Debord-Straram
suivi de *Cahier pour un paysage à inventer*
et autres textes

Présentation et édition critique par Sylvano Santini



Les Presses de l'Université de Montréal

«À toi de jouer». C'est par ces mots que Guy Debord, en 1958, invite Patrick Straram à participer à l'aventure de l'Internationale situationniste qu'il vient de fonder à Paris. Il se souvient des années mémorables de 1953-1954, où ils dérivaien ensemble dans Paris et réalisaient des métagraphies, principales activités de l'Internationale lettriste. Straram répond à l'invitation de son ancien ami pour briser son isolement à Montréal, où il vient de s'installer. Leur relation épistolaire dure à peine deux ans : leurs désaccords se révèlent trop importants pour qu'elle se poursuive. C'est pourtant au cours de ces années que Straram sort la seule publication situationniste publiée à Montréal, *Cahier pour un paysage à inventer*, qui marque le début de sa contribution originale à la culture québécoise.

Cet apport est enfin mis en lumière par Sylvano Santini, qui rassemble en ces pages le *Cahier*, de même que la correspondance des deux hommes et quelques autres documents inédits relatifs à leurs échanges. Une annotation généreuse et une riche mise en contexte permettent d'en montrer toute l'importance.

Né à Paris 1934, **Patrick Straram** quitte très tôt sa famille bourgeoise et l'école pour fréquenter la bohème de Saint-Germain-des-Prés, où il rencontre Ivan Chtchelgov et Guy Debord. Il quitte la France en 1954, passe quelques années en Colombie-Britannique, puis s'installe à Montréal. Il publie la plupart de ses livres dans les années 1970 et au début des années 1980. Il meurt à Montréal en 1988.

Né à Paris en 1931, **Guy Debord** fonde l'Internationale lettriste en 1952 et l'Internationale situationniste en 1957, dont les idées connaissent le succès que l'on sait pendant les événements de mai 1968. Son livre et son film, *La société du spectacle*, achèvent d'assurer sa célébrité. Il se suicide en 1994, après avoir préparé un téléfilm sur «son art et son temps».

Sylvano Santini est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et membre de Figura (Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire).

ISBN 978-2-7606-4731-2



37,95 \$ • 30 €

D'UNE RÉVOLUTION À L'AUTRE





clq* Cahiers littéraires du Québec

La collection propose des documents sur l'histoire littéraire et culturelle du Québec: correspondances, inédits, journaux et regroupements d'essais sur des écrivains québécois majeurs.

Guy Debord et Patrick Straram

D'une révolution à l'autre

Correspondance Debord-Straram
suivi de *Cahier pour un paysage à inventer*
et autres textes

Présentation et édition critique par Sylvano Santini

Les Presses de l'Université de Montréal

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre: D'une révolution à l'autre: correspondance Debord-Straram / [édition critique par] Sylvano Santini. Suivi de Cahier pour un paysage à inventer et autre textes / [Patrick Straram].

Autre titre: Cahier pour un paysage à inventer

Noms: Santini, Sylvano, 1967- éditeur intellectuel. | Debord, Guy, 1931-1994.

Correspondance. Extraits. | Straram, Patrick, 1934-1988. Correspondance. Extraits. |

Straram, Patrick, 1934-1988. Cahier pour un paysage à inventer.

Description: Mention de collection: Cahiers littéraires du Québec | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220023123 | Canadiana (livre numérique)

20220023131 | ISBN 9782760647312 | ISBN 9782760647329 (PDF) |

ISBN 9782760647336 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Straram, Patrick, 1934-1988—Correspondance |

RVM: Debord, Guy, 1931-1994—Correspondance | RVM: Écrivains québécois—

20^e siècle—Correspondance. | RVM: Radicaux (Politique)—France—

Correspondance. |

RVM: Situationnisme. | RVMGF: Correspondance privée.

Classification: LCC PS8587.T68 Z48 2023 | CDD C848/.54—dc23

« Correspondance » - Volumes 1, 2 et 3 de Guy Debord © Librairie Arthème Fayard
1999, 2001, 2010

Mise en pages: Folio infographie

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2023

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de son soutien financier la Société de
développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financié par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

| Canada

SODEC
Québec

IMPRIMÉ AU CANADA

INTRODUCTION

Sylvano Santini

La publication en 2006 des lettres que Patrick Straram envoie à Guy Debord en 1960 est passée inaperçue au Québec¹, tout comme en France où elles ont pourtant été publiées². Il faut avouer qu'elles présentaient un intérêt moindre étant donné qu'elles n'étaient pas accompagnées des réponses de Debord³. Qui plus est, cette correspondance s'est rapidement évanouie dans le vaste corpus concernant l'Internationale situationniste⁴ (IS) et Debord lui-même. Par ailleurs, le classement de l'œuvre de Debord comme « Trésor national » en 2009, en réaction à l'intention de l'université Yale

1. Mises à part la recension de Maxime Prévost, « La jeunesse du Bison ravi », *@analyses*, printemps 2007, p. 23-25, et l'émission animée par Guillaume Lafleur et Sylvano Santini, « La vie quotidienne en mouvement », Radio-Spirale, 2009 (https://crlcq.org/mediatheque/items/mondes-contemporains/_), je n'ai pas retrouvé d'autre article qui traite de cette publication.

2. Patrick Straram, *Lettre à Guy Debord [1960]*, précédée d'une *Lettre à Ivan Chtcheglov*, préface de Jean-Marie Apostolides et Boris Donné, Paris, Sens & Tonka, 2006.

3. Les lettres de Debord à Straram sont publiées dans sa correspondance. Guy Debord, *Correspondances* (8 volumes), Paris, Fayard, 1999-2010. On retrouve ses lettres à Straram dans les volumes 0, 1 et 2.

4. J'utiliserai dorénavant l'abréviation IS pour signifier Internationale situationniste, conformément à l'usage actuel. À l'époque, l'abréviation s'utilisait avec des points (I.S.). J'ai tenu à conserver cet usage des points dans les textes de Debord et Straram qui sont reproduits dans cet ouvrage, marquant ainsi la temporalité qui sépare leur écriture de la mienne. J'ai fait de même avec l'abréviation Internationale lettriste (IL). Lorsque ces mêmes abréviations apparaissent en italique, je fais référence au Bulletin de l'Internationale lettriste (*IL*) et au Bulletin de l'Internationale situationniste (*IS*).

d'acheter le fonds d'archives de l'auteur, qui s'est plutôt retrouvé à la Bibliothèque nationale de France, a sans doute contribué à détourner l'attention⁵. Enfin, comme Straram n'a jamais été officiellement membre de l'IS, malgré ses dires⁶, il n'est pas étonnant que la publication de ses lettres n'ait pas réussi à susciter un plus grand intérêt. Il faut pourtant reconnaître le travail de deux éditeurs qui ont cherché à éveiller une certaine curiosité pour Straram en publiant la même année deux de ses textes inédits relatant des événements ayant eu lieu à l'époque où il fréquentait Debord et Ivan Chtcheglov⁷ à Paris, alors qu'ils étaient tous trois membres de l'Internationale lettriste (IL). Malgré leur effort, Straram reste toujours peu connu en France.

Deux raisons m'ont incité à réunir toutes les lettres échangées par Straram et Debord. La première est pratique : publier l'entièreté de cet échange en un seul volume permet de lui redonner une cohérence sans avoir à feuilleter d'un côté plusieurs tomes des *Correspondances* de Debord, et de l'autre les lettres de Straram publiées chez Sens & Tonka. La seconde m'apparaît plus essentielle puisqu'elle concerne l'appréciation de la vie et de l'œuvre de ces deux hommes : ce face-à-face nous force à considérer leur dialogue épistolaire au-delà de son caractère bref et circonstanciel. Le lecteur y trouve une conversation soutenue entre deux amis autour d'enjeux qui révèlent leurs convergences et leurs

5. Voir Jean-Marie Apostolidès, *Guy Debord. Le naufrageur*, Paris, Flammarion, 2015, p. 11-12.

6. Voir Pierre Rannou, « Des véritables rapports de Patrick Straram le Bison ravi avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste », *Inter*, (93), 2006, p. 40-44.

7. *Les bouteilles se couchent*, Paris, Allia, 2006 et *La veuve blanche et noire un peu détournée*, Paris. Sens & Tonka, 2006. Ces deux publications, qui proviennent d'inédits conservés dans le fonds Patrick Straram ont été également éditées par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné. C'est eux d'ailleurs qui ont fait paraître la même année *Ivan Chtcheglov, profil perdu* chez Allia. Ces trois dernières publications offrent, avec *Lettre à Guy Debord*, un portrait de la situation entre les trois amis durant les mois où se mettent en place les principales thèses et pratiques de l'IL et de l'IS. Debord n'a jamais caché sa nostalgie pour cette époque. Cet ensemble de livres édités par Apostolidès et Donné en 2006 nous en révèle l'essentiel.

divergences de point de vue à un moment charnière de leurs vies : Debord vient de fonder l'IS et Straram commence sa vie à Montréal. Dans ses lettres, Debord présente les principales idées de l'IS à son ancien camarade qui peut ainsi les apprécier et s'y mesurer⁸. Ce qu'il ne manque pas de faire. Depuis sa démission de l'IL en 1954, en solidarité avec celle d'Ivan Chtcheglov, il faut dire qu'il se méfie de Debord, dont le comportement autoritaire l'a éloigné des deux autres. Je reviendrai plus loin sur cet épisode.

Bien que les lettres de Straram indiquent qu'il apprécie les thèses de l'IS dans leur ensemble, qu'il veut se les approprier et qu'il désire en instruire ses nouveaux camarades québécois, le lecteur y trouvera un véritable dialogue. En effet, Straram n'hésite pas à défendre ses idées sur l'expression, l'esthétique, la critique et son amour du cinéma, en dépit des opinions de son correspondant. Leurs désaccords reposent en grande partie sur des considérations théoriques et idéologiques, mais ils sont aussi redevables à leurs milieux de vie respectifs. Depuis qu'il s'est établi au Canada en avril 1954, Straram habite un monde étranger à celui de son ancien ami qui vit toujours à Paris : il n'y a rien à démolir mais tout à construire dans le paysage intellectuel, culturel, artistique québécois de la fin des années 1950. C'est en quelque sorte le constat formulé dans le titre du premier et unique numéro de la revue que Straram fait paraître à l'époque de cette correspondance : *Cahier pour un paysage à inventer (Cahier)*⁹.

Il aurait fallu que Debord vienne à Montréal, comme il dit le souhaiter d'ailleurs, pour saisir le contexte de vie de son correspondant : un manque d'idées neuves, une hostilité généralisée envers les intellectuels et les étrangers et l'indifférence de ses

8. Par exemple, la lettre du 10 octobre 1960 que Debord a écrite à Straram expose si bien ce qui a mené l'IS à marquer sa solidarité avec les signataires de la Déclaration des 121 (*Déclaration sur le droit de l'insoumission dans la guerre d'Algérie*) suite à la forte répression du gouvernement qu'elle a été reprise dans l'édition de ses œuvres complètes. Guy Debord, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 536-538. Je reviendrai plus longuement sur la Déclaration des 121 dans une note.

9. *Cahier pour un paysage à inventer*, sous la direction de Louis Portugais et Patrick Straram, Montréal, sans éditeur, 1960, 103 p.

nouveaux camarades pour sa situation économique précaire¹⁰. Les « interlocuteurs valables » ne sont pas légion, comme ils se l'avouent mutuellement en reprenant contact dans leurs premières lettres, mais entre la France et le Québec, cette rareté est plus réelle à un des deux endroits. Leurs situations respectives font de leur correspondance une sorte de dialogue de sourds. Cette distance peut sûrement aider à expliquer pourquoi, en dépit de leur contribution commune à l'IS, les Français intéressés aujourd'hui par ce mouvement n'étaient pas le meilleur public pour les lettres de Straram publiées en 2006. Ce problème de réception a été soulevé dans l'une des seules recensions qui leur a été consacrée : « Si les lettres que Straram écrit à Chtcheglov et à Debord ont un certain intérêt historique pour les adeptes du situationnisme, leur attrait principal réside toutefois, pour le lecteur canadien du moins, dans la peinture qu'elles proposent du Québec de la Grande Noirceur¹¹. » Et cette « peinture » n'est pas dénuée d'intérêt, même si elle emprunte à un matérialisme dialectique – que Straram affectionne tout particulièrement – qui pourra paraître datée aux yeux de certains lecteurs. Selon lui, la société canadienne-française doit arriver à surmonter la contradiction entre l'austère esprit caractéristique du Moyen Âge qui imprègne les idées et le frénétique capitalisme américain qui transforme les modes de production. Son diagnostic est d'autant plus intéressant qu'il s'accompagne de portraits d'intellectuels, d'auteurs et d'artistes qui n'ont pas encore atteint la notoriété, comme Jacques Godbout, Gilles Carle ou Arthur Lamothe. Ses lettres m'apparaissent donc offrir un point de vue si singulier que

10. On retrouve aussi des précisions sur sa vie à l'époque de sa correspondance avec Debord dans « Tea for one », *Écrits du Canada français*, vol. 6, 1960, p. 125-154 (repris dans *Blues clair, tea for one/no more tea*, Montréal, Les Herbes rouges, 1983) et dans la chronique « La vie quotidienne d'un néo-canadien... » qu'il a tenue en 1960-1961 à l'émission « Partage du matin », réalisée par Lorenzo Godin à la radio de Radio-Canada. Cinq textes de la chronique sont conservés à Bibliothèque et archives nationales du Québec, fonds Patrick Straram, MSS391, S1, SS5, D29.

11. Maxime Prévost, « La jeunesse du Bison ravi », *@naleses*, printemps 2007, p. 24.

leur contribution à l'histoire intellectuelle et culturelle du Québec ne fait aucun doute à mes yeux. Voilà déjà une bonne raison de les republier. Si j'ai tenu enfin à leur adjoindre celles de Debord, c'est que j'estime qu'elles nous font comprendre les motivations et les conditions qui ont conduit Straram à examiner la situation intellectuelle et culturelle au Canada français.

Leur parution en un seul volume nous aide également à comprendre les inspirations qui ont mené Straram à publier *Cahier pour un paysage à inventer*, l'une des premières et rares publications qui diffusent les thèses de l'IS au Québec. La présente correspondance laisse entendre que la préparation de la revue rejoint la volonté de Debord de créer une antenne de l'IS au Canada, idée que Straram semble abandonner après la parution du *Cahier* en mai 1960, tant les divergences entre les deux hommes sont manifestes. Il faut comprendre que cette publication était aussi une façon pour Straram de se singulariser. Si sa composition est scindée entre une première partie consacrée presque exclusivement à des textes d'auteurs québécois et une seconde à ceux de l'IS, il ne faut pas conclure trop vite qu'il s'agit nécessairement d'un travail négligé. Straram se méprend sans doute un peu sur la répercussion des thèses de l'IS dans un contexte intellectuel peu favorable à l'esprit avant-garde¹². Cela dit, sa motivation est ailleurs et est bien illustrée par le fait qu'il parvient à réunir autant de contributions moins de deux ans après son arrivée à Montréal en juin 1958¹³. Son travail d'édition manifestement minimal laisse croire qu'il est peu probable qu'il ait forcé des auteurs à digérer les thèses de l'IS et à les intégrer à leurs textes. S'il est vrai que le *Cahier* communique les thèses de l'IS dans la deuxième partie, son manque d'unité laisse penser qu'au-delà de cette dimension informative, il y a en une autre que je caractérise de performative. Straram cherche à réunir

12. Voir Jacques Godbout, « À propos de paysage à inventer ! », *Liberté*, vol. 2, n^{os} 3-4, 1960, p. 224-225.

13. Son ami Jean-Marc Pottle disait à ce propos qu'« *Il est à Montréal depuis deux ans à peine que déjà il connaît tout le monde : il suffit de regarder la table des matières du Cahier.* » Cité dans Véronique Dassas, « Le blues du bison. Évocation de Patrick Straram », *Conjonctures*, n^o 38, 2004, p. 129

des gens autour de lui, question de briser son isolement en trouvant des interlocuteurs valables qu'il pourra confronter à des idées venues d'ailleurs. Il fait partie de la société canadienne-française, il s'y intéresse et veut s'y prononcer :

Il serait vain de vouloir ignorer désormais ceux auxquels je dois le plus. Mais l'élément nouveau et passionnant pour un Néo-Canadien est justement le besoin de confronter un bagage culturel d'ailleurs à ce qui se fait ici, dans la vie quotidienne dont maintenant il participe. Ne nous leurrions pas : un Français qui vit à Paris ne découvrira pas vite les écrivains canadiens. Un Néo-Canadien, s'il n'est pas venu ici seulement pour s'approprier un confort bien pratique pour impuissants, veut comprendre ces écrivains de la société qu'il choisit¹⁴.

Mis à part les lieux de rassemblement comme les tavernes, quoi de mieux qu'un collectif pour y arriver ? C'est pourquoi il apparaît insatisfaisant d'évaluer la publication du *Cahier* en fonction de sa réussite ou son échec à introduire les thèses de l'IS au Québec¹⁵. Straram est avide de rencontres, de discussions, de camaraderies, ce qui peut se comprendre après des années de disette d'échanges intellectuels en Colombie-Britannique. Cette avidité n'est toutefois pas épisodique, elle l'habitera jusqu'à sa mort. Comme le disait André Breton qu'il aime citer dans *Les pas perdus*, « Des hommes, je suis de jour en jour plus curieux d'en découvrir¹⁶. » Straram aura passé en effet sa vie à en découvrir. Il serait alors plus pertinent d'envisager le *Cahier* à l'aune de cette recherche plutôt qu'à celle de la réussite de l'implantation des thèses de l'IS au Québec au début des années 1960. Cette quête nous aide en outre à saisir une distinction fondamentale entre l'esprit d'avant-garde de Straram et celui de Debord : le premier ne veut pas subsumer l'expression

14. Straram, « La vie d'un néo-canadien », texte écrit pour l'émission *Partage du matin* de Radio-Canada. 8-9 décembre 1960, f. 1. Bibliothèque et archives nationales du Québec, fonds Patrick Straram, MSS391, S1, SS5, D29.

15. Plutôt un échec selon les auteurs, comme le soutient Marc Vachon dans *L'arpenteur de la ville. L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, Montréal, Tryptique, 2003, p. 16.

16. André Breton, *Les pas perdus. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1988 [1924], p. 194.

de chacun sous des thèses collectives. Il explicite son intention dans l'introduction de la revue : « Cahier qui dépend du nombre d'hommes décidés à s'exprimer et à prendre la responsabilité de ce qu'ils vivent comme ils l'interprètent¹⁷. » La différence sur le plan de l'énonciation est évidente entre les deux parties du *Cahier* : les articles sont signés dans la première, mais anonymes dans la seconde, comme il est d'usage dans le bulletin d'informations situationnistes d'où ils proviennent¹⁸.

Si la parution conjointe de leurs lettres motive essentiellement cet ouvrage, elle offre l'occasion idéale pour republier intégralement le *Cahier*. En fait, comme leur dialogue porte en partie sur les textes qui ont été publiés dans ses deux parties, nous pouvons maintenant apprécier la teneur et la justesse de leur échange. Par exemple, le texte de Gilles Leclerc qui est publié dans le *Cahier*¹⁹ retient particulièrement leur attention et les amène à prendre position. Straram défend le texte face à la critique de Debord qui n'apprécie guère son vocabulaire empreint d'humanisme spiritualiste et sa condamnation de la violence, des désirs sexuels et de l'alcool. Il faut dire que les membres de l'IS n'aiment pas ceux qui ne parlent pas comme eux, et ils jugent qu'il vaut mieux perdre un ami que d'accepter un discours qui ne correspond pas au leur²⁰. Debord suit rigoureusement ce principe en rejetant

17. Straram, « Avertissements », *Cahier*, *op. cit.*, p. 7.

18. Voici comment on présente la principale règle du bulletin *IS*, dès le deuxième numéro : « La règle dans ce bulletin est la rédaction collective. Les quelques articles rédigés et signés personnellement doivent être considérés, eux aussi, comme intéressant l'ensemble de nos camarades, et comme des points particuliers de leur recherche commune. » *IS*, n° 2, décembre 1958, p. 36.

19. « Promothée ou Schweitzer », *Cahier*, *op. cit.*, p. 10-18. Le texte de Leclerc est paru dans son recueil d'essais *Journal d'un inquisiteur*, publié également en 1960, mais ignoré par la critique. Il est intéressant de remarquer qu'il est placé, dans le *Cahier*, juste avant le texte « Note d'un homme d'ici » de Gaston Miron, à qui Leclerc dédie par ailleurs son recueil. Straram voulait-il suggérer une forme de continuité entre eux en disposant leur texte dans cet ordre ? Il ne s'y serait pas pris mieux pour le faire comprendre.

20. « En fait, nous trouvant amenés à prendre position sur à peu près tous les aspects de l'existence qui se propose à nous, nous tenons pour précieux l'accord avec quelques-uns sur l'ensemble de ces prises de position, comme sur certaines directions de recherche. Tout autre mode de l'amitié, des relations mondaines

Straram quelques années plus tard²¹, comme il le fait souvent avec ses amis. Cela dit, l'aliénation humaniste et spirituelle de Leclerc lui paraît tout simplement incurable. Straram ne partage pas son opinion et il le lui fait savoir en se portant à la défense d'un individu qui désire s'exprimer, plutôt que d'évaluer la pertinence des propos de Leclerc qui n'engagent que lui. Debord n'aurait jamais accepté de publier un tel texte dans un bulletin de l'IS : à ses yeux, la responsabilité de son contenu est collective et non individuelle. C'est un peu le sens du reproche qu'il adresse au texte de Gaston Miron : il ne crie pas assez fort pour que ses propos dépassent sa propre personne. La critique de Debord trouve sa pertinence dans son incitation à reconsidérer « Note d'un homme d'ici » dans le contexte original du *Cahier*, beaucoup plus favorable à l'expression individuelle qu'à celle collective d'une avant-garde²². Les cas de Leclerc et de Miron sont en fait représentatifs de tous les autres textes du *Cahier* qui, de Louis Portugais à Marcel Dubé, en passant par Gilles Hénault et Paul-Marie Lapointe, retrouvent leur environnement d'origine auprès des textes de l'IS, bien qu'éloignés d'eux autant par leurs propos, leur ton et leur style. Le plus important pour Straram est sûrement qu'il réunit les « interlocuteurs valables » qu'il cherchait au Canada français. Enfin, il ne faut pas oublier que si le *Cahier* n'est pas un objet inconnu dans l'histoire culturelle du Québec, il a été relativement peu lu. Publié à petit tirage grâce à la contribution d'amis, il n'a jamais fait l'objet d'une réédition. On peut certes le consulter dans la

ou même des rapports de politesse nous indiffère ou nous dégoûte. Les manquements objectifs à ce genre d'accord ne peuvent être sanctionnés que par la rupture. Il vaut mieux changer d'amis que d'idées. » Guy Debord et Gil J. Wolman, *Potlatch*, n° 22, 9 septembre 1955, p. 8.

21. « Son évolution canadienne me paraît déboucher finalement (après un bon sursaut en 1960, marqué par sa revue presque situationniste) sur un ralliement respectueux à une "culture parisienne" que nous méprisons totalement ici. » Guy Debord, *Lettres à Ivan Chtcheglov*, 12 mai 1963. Le contenu de la lettre est reproduit dans la section « Autres textes ».

22. C'est l'opinion de Jacques Godbout dans son compte rendu du *Cahier* au moment de sa parution. « À propos de paysage à inventer ! », *art. cit.*, p. 225. Guillaume Bellehumeur commente la critique de Godbout dans la postface de ce volume.

collection nationale ou encore dans le fonds Patrick Straram à Bibliothèque et archives nationales du Québec, mais cette accessibilité n'aide en rien à sa diffusion. Sa publication dans cet ouvrage remédie à cette lacune.

J'ai pris également la décision de faire paraître, dans la section « Autres textes » de ce volume, deux autres textes de Straram qui précèdent de quelques années la correspondance au tournant des années 1960 et qui constituent l'essentiel des documents auxquels se réfère Debord pour justifier la contribution de Straram à l'IL. Il s'agit de « Post-scriptum harmonical », un court texte paru en décembre 1953 dans le bulletin des aliénés de l'hôpital de Ville-Évrard (annexe, fig. 1 et 2)²³, et *Quelque part Salt Spring*, texte plus long mais resté inédit²⁴.

L'importance que Debord donne à Straram dans les activités de l'IL peut apparaître démesurée, comme le font remarquer Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné dans leur édition des lettres de Straram²⁵. Il faut reconnaître que, hormis quelques brefs textes, des tracts signés et une photo de lui qui apparaissent dans *Potlatch* et les bulletins de l'IL et de l'IS (annexe, fig. 3, 4 et 5)²⁶, la contribution de Straram reste essentiellement liée aux expériences de dérives qu'il fait avec Chtcheglov et Debord en 1953-1954²⁷. Même si celui-ci ne ressent pas la nécessité de publier les deux textes de Straram, il leur donne une place de choix dans l'histoire de l'IL et de l'IS. Tout laisse croire cependant qu'il a moins envie de faire lire ces textes que de s'en servir pour nourrir

23. À la demande de son père, Straram a été interné deux mois à Ville-Évrard à la fin 1953 après avoir menacé des passants dans la rue avec un couteau.

24. L'unique copie de ce texte se trouve dans les archives de Guy Debord à la Bibliothèque nationale de France. BNF (Paris), Manuscrits, fonds Guy Debord, NAF 28603.

25. Straram, *Lettre à Debord*, *op. cit.*, p. 13.

26. On peut ajouter à cette liste sa réponse à l'enquête « Quel est votre but dans la vie?... et que faites-vous pour l'atteindre? » de la revue *les Lèvres nues* sous le nom de Patrick Elcano. *Les Lèvres nues*, n^{os} 10-12, septembre 1958, p. XIX.

27. On peut ajouter que les trois publications de textes de Patrick Straram en 2006 par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné contribuent *a posteriori* à l'histoire de l'IL.

sa propre histoire au moment où il la vit²⁸. André Breton et Isidore Isou lui ont montré le chemin en s'appropriant et consignnant les événements du surréalisme et du lettrisme au moment même où ils se produisent. Dans « Histoire de l'Internationale lettriste », texte qu'il enregistre et diffuse en décembre 1956 au *Tonneau d'or*, un bar où le groupe tient sa permanence, il évoque les deux textes de Straram, dont l'un célèbre la construction de situations et l'autre est issu d'une intense activité métagraphique à laquelle il s'adonne lui-même avec Chtcheglov. J'ai tenu à publier cette « Histoire », car c'est elle qui aura permis de ne pas oublier ces textes, tout en permettant aussi à Straram de légitimer sa participation au sein du groupe d'avant-garde de Debord. Même s'ils apparaissent étrangers à la correspondance et au *Cahier*, ils sont auréolés d'un prestige qui rend moins étonnante l'estime que Debord garde pour son ami à la fin des années 1950. Et si ce prestige conserve d'autant plus sa puissance que les textes étaient jusqu'à maintenant inaccessibles au grand public, ce n'est pas tant pour le déconstruire que je les donne à lire, mais pour faire voir Straram avant qu'il prenne le nom de Bison ravi et qu'il devienne une icône de la contre-culture au Québec dans les années 1970, en partie malgré lui. Ses textes sont plus près de l'imaginaire poétique et des références de son ami Chtcheglov²⁹ que de la rigueur théorique et critique de Debord. Ce qui surprend le plus néanmoins à leur lecture, ce n'est pas tant qu'ils posent les premiers jalons de l'IL, mais qu'ils témoignent de la précocité du travail singulier de Straram : ce sont les premiers exemples de ses écrits qui ont contribué à sa « bâtardise »³⁰. Ils l'annoncent si éloquem-

28. Dans sa biographie de Debord, Apostolidès tient à montrer comment il a pris un soin inouï à gérer les traces qu'il voulait laisser pour léguer à la postérité un mythe plutôt qu'une histoire.

29. Voir le début de sa lettre à Chtcheglov qui marque leur amitié du sceau de l'imaginaire. La lettre se trouve dans la section « Autres textes » de ce volume.

30. « La marginalité (ma bâtardise) qui me "singularise", ici et maintenant, Québec 73 (marginalité qui date de bien avant et durera longtemps encore), provient de la production d'écritures "choisie" et d'une prétendue non-lisibilité (et quand bien même il y a d'autres raisons à cette marginalité, alors étiquette sociale et légende, autant que fait réel puisqu'à 40 ans je suis un "assisté social"). » Patrick

ment qu'ils nous font dire, sous la forme amusée du plagiat par anticipation, que Straram aura été un lettriste jusqu'à sa mort, ayant copié l'ensemble de son œuvre avant même de s'établir au Canada. Aussi farfelue soit-elle, cette hypothèse donne tout de même une bonne idée du fait qu'il a tourné sa vie dans tous les sens, du début jusqu'à la fin.

Toujours dans la section « Autres textes », j'ai reproduit l'intégralité de l'article de protestation en soutien à la condamnation de Georges Arnaud que Straram publie dans *La Presse* le 2 juillet 1960 et dont il est question dans la correspondance. J'y ai également ajouté certaines autres lettres de Debord dans lesquelles il est question de Straram après la fin de leur correspondance au début des années 1960.

L'histoire de la réception du *Cahier* et des idées situationnistes au Québec reste à faire. Il m'est apparu pertinent de clore cet ouvrage sur une postface qui s'y essaie. J'en ai confié la rédaction à Guillaume Bellehumeur, dont la thèse de doctorat porte sur cette réception dans la littérature québécoise. À ma demande, sa postface considère cet accueil dans l'horizon plus vaste de la culture et abandonne le critère d'analyse relatif au succès ou à l'échec du *Cahier*. Il y a bel et bien des suites à cette publication, mais elles sont majoritairement indirectes, voilées, voire détournées. Il va sans dire que la réception des thèses de l'IS en France ou ailleurs dans le monde n'a rien d'une histoire dont les repères s'exposent de manière nette et linéaire. Elle se conjugue au pluriel et prend la forme d'un rhizome, où les reconnaissances explicites côtoient les références implicites et potentielles dans des domaines qui n'ont pas nécessairement de liens entre eux. Le titre de la thèse de doctorat de Guillaume Bellehumeur soutenue à l'université McGill, qui détourne un passage d'un texte de l'IS, laisse présager cette pluralité souterraine : « “Dans les catacombes de la culture connue” : la pensée situationniste et la littérature québécoise (1958-1982) ». Il faut noter que la théorie et la critique radicale de

la société moderne du spectacle et de la consommation de l'IS, les appels à la gauche autonomiste et à la jeunesse, les rapports passionnés à la ville ont si bien articulés, cohérents et ciblés, que leur essaimage, aussi flou et vaporeux soit-il, ne tient pas sur des équivoques : de la culture punk au Comité invisible, les ouvrages qui repèrent ces références ne manquent pas dans les recherches sur l'IS³¹. Mais qu'en est-il au Québec ? Et jusqu'à quel point Straram et le *Cahier* sont-ils à l'origine de la réception des thèses de l'IS ici ? La postface de Bellehumeur offre d'excellentes pistes pour répondre à ces questions. Enfin, on trouvera en annexe les images de plusieurs textes et documents dont il est question dans les différentes sections du volume.

Pour finir, je tiens à remercier Alice Debord pour avoir autorisé la reproduction des textes de Guy Debord, ainsi que Jackie Debelles qui en a fait de même pour les textes de Patrick Straram. Je remercie également Laurence Le Bras de la Bibliothèque nationale de France qui m'a donné accès au Fonds Guy Debord et Anne-Pascale Saliou qui m'a permis de consulter les archives de Patrick Straram à l'EPS de Ville-Évrard. Je remercie Guillaume Bellehumeur pour la rédaction de la postface, François David Prud'homme et Laurence Perron pour leur contribution au projet et Laurence Olivier pour son œil de lynx. Je tiens à remercier chaleureusement Éric Straram d'avoir accepté de me recevoir à Paris pour discuter longuement de son frère et de m'avoir transmis la correspondance de Straram et Jacques Blot. Enfin, je remercie la Faculté des arts de l'UQAM, qui a soutenu la publication de cet ouvrage, ainsi que Guy Champagne, éditeur aux Presses de l'Université de Montréal, qui m'a suivi pas à pas dans les dernières étapes de cette démarche.

31. Greil Marcus, *Lipsticks Traces. Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Allia, 2018 [1989] ; Andrew Hussey, *Guy Debord. La société du spectacle et son héritage punk*, Paris, Globe, 2014 [2001] ; McKenzie Wark, *50 Years of Recuperation of the Situationist International*, New York, Buell Center and Princeton Architectural Press, 2008 et *The Spectacle of Disintegration. Situationniste Passages Out of The 20th Century*, New York, Verso, 2013 ; Patrick Marcolini, *Le mouvement situationniste. Une histoire intellectuelle*, Montreuil, L'échappée, 2013.

CHRONOLOGIE

1931

Décembre : naissance de Guy Debord¹

1934

Janvier : naissance de Patrick Straram

1951

Rencontre entre Debord et Isidore Isou à Cannes à l'occasion de la projection de *Traité de bave et d'éternité* d'Isou

1952

Debord s'installe à Paris et participe au mouvement lettriste

Juin : projection de *Hurléments en faveur de Sade*, film de Debord et scission au sein du mouvement lettriste

Décembre : naissance de l'Internationale lettriste (IL) et publication du premier numéro du bulletin de l'Internationale lettriste (4 numéros entre décembre 1952 et juin 1954) (Annexe fig. 3)

1953

Rencontre de Debord et Straram

Adhésion de Straram à l'IL

Dérives et pratiques métagraphiques de Debord, Ivan Chtcheglov et Straram

Novembre et décembre : internement de Straram à l'asile de Ville-Évrard

1. Cette chronologie ne tient compte que des dates et des événements relatifs aux textes publiés dans ce volume.

Décembre: publication du texte « Post-scriptum harmonical » par Straram dans *Le tremplin*, bulletin des patients de Ville-Évrard

1954

Avril: départ de Straram pour Vancouver en compagnie de sa femme Lucille Dewhirsh

Juin: exclusion de Chtcheglov et démission de Patrick Straram de l'IL

Juin: parution du premier numéro de *Potlatch*, bulletin d'information du groupe français de l'Internationale letttriste (29 numéros entre juin 1954 et novembre 1957) (Annexe fig. 4)

1956

Décembre: *Histoire de l'IL* lue par Debord au bar Le Tonneau d'Or

1957

Juin: parution du *Rapport sur la Construction des Situations et sur Les Conditions de l'Organisation et de l'Action dans la Tendance Situationniste Internationale* de Debord

Juillet: naissance de l'Internationale situationniste (IS)

1958

Publication hors commerce de *Mémoires*, de Debord et Asger Jorn. Debord en fait parvenir une copie à Straram

Juin: arrivée de Straram à Montréal. Publication du premier numéro du bulletin de l'Internationale situationniste (12 numéros entre juin 1958 et septembre 1969) (Annexe 5)

Juin-Juillet: reprise de la correspondance entre Debord et Straram

Octobre: Straram obtient un poste de commis à Radio-Canada

Décembre: grève des réalisateurs à Radio-Canada à laquelle Straram participe activement (décembre 1958 à mars 1959)

1959

Avril : congédiement de Straram de Radio-Canada

Août : à la demande de Straram, Pierre Elliott Trudeau rencontre son ami Chtcheglov à Paris

1960

Mai : publication du *Cahier pour un paysage à inventer*

Été et automne : important échange de lettres entre Debord et Straram

1962

Fin de la correspondance entre Debord et Straram

1972

Dissolution de l'IS

1988

Mars : décès de Straram

1994

Novembre : décès de Debord

« À toi de jouer. »
Échange et mésentente entre
Guy Debord et Patrick Straram

Sylvano Santini

Les lettres de Vancouver : la misère comme chance

La sensibilité sociale et politique de Straram se rapproche du romantisme révolutionnaire de Henri Lefebvre, en étant ouverte aux possibles de la vie plutôt que soumise aux lignes d'horizon d'un parti¹. Dans cet esprit, la désaliénation des individus est moins portée par l'engagement collectif dans les enjeux politiques de l'heure que par l'attention quotidienne à soi-même. Cette attention a été théorisée sous le nom de désobjectivation dans les dernières décennies du xx^e siècle, en donnant l'impression que les pratiques de soi, telles que les a pensées Michel Foucault, avaient un accent qui n'était pas étranger à celui de Lefebvre. Cette impression est manifeste dans ce passage de Giorgio Agamben :

1. Straram affectionne particulièrement *La somme et le reste* (1959) d'Henri Lefebvre. Ce livre a été écrit dans la foulée de sa rupture avec le PCF à la fin des années 1950. Son article intitulé « Vers un romantisme révolutionnaire », datant aussi de cette époque, a été republié en 2011. Henri Lefebvre, *Vers un romantisme révolutionnaire*, Paris, Lignes, 2011. Je reviendrai plus loin sur les liens de l'IS avec Lefebvre au tournant des années 1960, soit à la même époque que la correspondance entre Straram et Debord et la parution du *Cahier*.

[...] toute pratique de soi qu'on peut avoir, même cette mystique quotidienne qu'est l'intimité, toutes ces zones où l'on côtoie une zone de non-connaissance ou une zone de désubjection, que ce soit la vie sexuelle ou n'importe quel aspect de la vie corporelle. Là on a toujours des figures où un sujet assiste à sa débâcle, côtoie sa désubjection, tout cela, ce sont des zones quotidiennes, une mystique quotidienne très banale. Il faut être attentif à tout ce qui nous donnerait une zone de ce genre. C'est encore très vague, mais c'est cela qui donnerait le paradigme d'une biopolitique mineure².

La sensibilité de Straram pour l'émancipation des individus qui s'accomplit en suivant des pratiques de minorisation et de soi se marie bien avec le discours libertaire de la contre-culture, mais elle reste incommode par ailleurs. Qui rejoint-elle vraiment ? Straram a certes ses admirateurs et de nombreux camarades dont le politologue québécois Jean-Marc Pottle, mais il échappe aux groupes et aux organisations. Sa marginalité, son individualisme, son refus de travailler, sa dénonciation des connivences entre le parti communiste et le pouvoir dominant dans les pays capitalistes et ses écritures dans lesquelles il ne parle que de lui-même en citant les autres trouvent peu d'écho chez ceux qui veulent faire la révolution à l'époque³. Il s'engage néanmoins concrètement dans les luttes de gauche sur le front culturel, ce qui l'empêche de s'abandonner totalement à la contre-culture qui, elle, se contente d'inverser les valeurs du capitalisme sans vraiment les détruire⁴. La place que Straram occupe publiquement n'est pas

2. Giorgio Agamben, « Une biopolitique mineure. Entretien avec Giorgio Agamben », *Vacarme*, n° 10, 2 janvier 2000 (<https://vacarme.org/article255.html>). On reconnaît sans mal l'influence de Foucault, de Deleuze et de Guattari dans la citation d'Agamben.

3. « Entretien avec Patrick Straram le Bison ravi », *Hobo-Québec*, n°s 9-11, octobre-novembre 1973, p. 30.

4. Les articles qu'il signe dans la revue *Chroniques* dès les premiers numéros en 1975 critiquent la contre-culture. Il faut dire que la revue mène une charge contre elle pour situer autrement la lutte que mène la gauche culturelle. Voir entre autres *Chroniques*, n°s 18-19, juin-juillet 1976 dont tous les articles déconstruisent le discours politique des contre-culturels. Straram est l'auteur d'un de ces articles. Dans un texte qui est resté inédit à ma connaissance et dans lequel il fait une mise au point de ses rapports avec la contre-culture, il pré-

évidente dans les années 1970 : sa situation ambiguë et précaire, indéterminable, échappe aux positions clairement établies et aux discours hiératiques⁵. Sa marginalité, dont il se plaint souvent, le fait souffrir, mais elle concrétise l'asile qui lui permet de vivre librement. Il ne s'isole pourtant pas du monde en écrivant sa « vie quotidienne » : il porte sa subjectivité au-devant de l'histoire.

En s'arrêtant au tournant des années 1960, les textes publiés dans ce volume offrent un portrait de Straram avant celui plus connu que je viens de dépeindre brièvement. À l'aube de la contre-culture, Straram n'est pas encore affublé de signes autochtones, ne se fait pas encore appeler le Bison ravi et n'a pas publié de livres. Les lettres, les textes et les documents que j'ai réunis permettent donc de donner un visage à Straram avant Straram⁶. Car que connaît-on réellement de lui à cette époque ? Quelques articles et ouvrages nous en proposent un aperçu, mais ils montrent invariablement ses années de dérive à Saint-Germain-des-Prés et ailleurs en France et en Espagne, avant son arrivée au Canada en avril 1954⁷. Si les quatre années qu'il passe en Colombie-Britannique avant son installation à Montréal en juin 1958 ne sont pas entièrement oubliées, on les limite aux mêmes événements qui se résument à ceci, à peu de chose près : Straram est installé dans l'Ouest canadien avec sa femme Lucille Dewhirsh et ses deux enfants

cise qu'il est l'un des fondateurs de *Chroniques*. « Réflexions/questionnement : contre-culture. » Bibliothèque et archives nationales du Québec, fonds Patrick Straram, MSS391, S1, SS6, D108, f. 6.

5. Je me permets de renvoyer à mon article sur la question. « La "bâtardise" de Patrick Straram. La gauche culturelle au Québec et ses suites », *Globe*, vol. 14, n° 1, 2011, p. 53-75.

6. C'est Jean-Marie Apostolidès qui m'a suggéré de consacrer mon texte introductif à « Straram avant Straram », la première fois que je lui ai parlé du projet de republier ses lettres conjointement avec celles de Debord.

7. Voir les ouvrages ou les articles que j'ai déjà cités de Marc Vachon, Pierre Rannou et Véronique Dassas, ainsi que l'introduction des lettres de Straram et ses deux récits publiés par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné. Pour compléter la liste, on peut ajouter les pages que ces deux derniers lui consacrent dans *Ivan Chtcheglov, profil perdu*, Paris, Allia, 2006 et celles que l'on retrouve dans Jean-Michel Mension, *La tribu. Entretiens avec Gérard Berréby et Francesco Milo*, Paris, Allia, 2018 [1998].

près de sa belle-famille. Il trime dur dans les scieries, il coupe des arbres et défriche les terrains pour parachever la route transcanadienne. Il souffre de la pauvreté en plus de subir le mépris de ses beaux-parents. Il a hâte de tourner la page sur cet épisode, et sa venue à Montréal est une renaissance intellectuelle et culturelle. Il faut reconnaître que ces principaux détails se réduisent à ce que Straram raconte lui-même de son séjour dans l'Ouest. Aussi justes soient-ils, ils cachent toutefois une époque d'expériences et d'observations qui consolident ses choix et nourrissent sa critique. La force de caractère et l'opiniâtreté qu'il manifeste en défendant ses idées dans sa correspondance avec Debord font certes partie de sa personnalité depuis longtemps, mais on peut croire qu'il est si bien mis à l'épreuve durant ces premières années au Canada qu'il en ressort avec plus de confiance et d'assurance.

Les lettres qu'il envoie à son ami comédien Jacques Blot depuis Vancouver découvrent ce visage⁸. Elles le montrent encore

8. Sa correspondance avec Jacques Blot débute en France en 1951 avant son départ au Canada et se termine en 1960, deux ans après son arrivée à Montréal. Elle couvre donc toutes les années de son séjour dans l'Ouest canadien. Je remercie Éric Straram de m'avoir permis d'obtenir ces lettres de la part de Jacques Blot qui vivait toujours à Paris en décembre 2019. C'est dans l'une d'entre elles que l'on apprend, entre autres, qu'il a changé de nom pour Elcano, peu après son arrivée au Canada : « Je suis fatigué de mon nom. Trop connu. Mal. J'en ai épuisé toutes les ressources, j'ai joué avec lui tous les jeux qui en valaient la peine. Il n'a plus aucune surprise à me faire (ou de mauvaises), il n'a plus aucun débouché. Je change de nom. Prévenir autour de toi. Et ne plus jamais m'appeler Patrick Straram, mais Patrick ELCANO. La poste est prévenue. Je veux que d'ici quinze jours, il ne reste plus aucune chance d'être appelé Straram. Je tiens à ce changement. J'autorise quiconque à voir dans mon nom un bien joli symbolisme en petit nègre : "Patrick le canot". » Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 16 octobre 1954. Il faut dire que ce n'est pas la première et la dernière fois qu'il change de nom : né Patrick Marrast, il utilise celui de Straram (anagramme de Marrast), comme l'ont fait son arrière-grand-père et son grand-père, Walther Straram, chef d'orchestre qui a notamment dirigé la première du Boléro de Ravel et qui a participé au développement et à la vie du Théâtre des Champs-Élysées à Paris. Le père de Patrick, Enrich, et son frère, Éric, portent aussi le nom de Straram et ont dirigé le Théâtre des Champs Élysées. Voir Eric Straram, *Le Théâtre des Champs-Élysées et les Straram : histoire croisée d'une institution et d'une famille*, Paris, Société immobilière du Théâtre des Champs-Élysées, 1998. Il existe une version en ligne de cette histoire (http://www.musimem.com/champs-elysees_et_straram.htm.) À son arrivée à Montréal en 1958, Patrick délaisse le nom Elcano pour reprendre

attaché à Paris, à ses anciens camarades de l'IL, principalement Chtcheglov, et aux amis qui s'occupent des manuscrits qu'il a laissés chez des éditeurs. Il initie Blot à la pratique métagraphique, l'incite à devenir comédien, à faire son chemin, en évitant les idées à la mode, les groupes, bref il l'encourage à devenir autonome : « intéresse-toi à toi », lui dit-il⁹. Il lit beaucoup lorsque la besogne lui permet. À la fin de chacune de ses lettres, on retrouve une liste de livres qu'il aimerait recevoir. Il en reçoit plusieurs qu'il lit et commente à son ami. Son éloignement de Paris, le travail et la famille ne l'empêchent pas de développer ses pensées en écrivant. À certains moments, il dit vouloir écrire des romans pour gagner sa vie, à d'autres, il n'a plus envie de publier ses textes, au point de demander à son ami de retrouver ses manuscrits et de les lui retourner¹⁰. Il lui avoue même vouloir arrêter d'écrire.

Il faut songer un jour à publier cette correspondance précédant celle présentée dans ce volume pour éclairer un moment de sa vie où sa pensée et sa sensibilité prennent forme en se confrontant à l'expérience du travail, de la famille et de la misère. Une période de silence, qui lui fait grand bien dit-il, où il est animé par Howard Roark, le héros du roman *La source vive* (1943) d'Ayn Rand, qui a connu un grand succès auprès des jeunes. Il en parle avec beaucoup d'enthousiasme à Blot à la fin de l'année 1954. Les formes de vie de Roark, architecte et individualiste, taciturne mais confiant et fort, l'inspirent plus que les scandales d'avant-garde et les expériences d'écrivains comme celles de Henri Michaux et d'Antonin Artaud, qu'il admirait pourtant. Contrairement à eux, Roark desserre les poings, abandonne la

celui de Straram : « Elcano ? Connais pas. Retiré de la circulation. » Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 24 juin 1958. Enfin, il utilise le pseudonyme de Bison ravi au retour de son séjour californien à la fin des années 1960, en reprenant l'un des anagrammes de Boris Vian et en référence à son animal totem, connu pour son endurance et sa résistance face à l'extinction.

9. Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 24 juin 1958.

10. Ce qui est le cas de Almanach Mixcoatl et Cyclique Riffs. Straram, *Lettres à Jacques Blot*, 16 novembre 1957. Il en est également question dans les lettres qu'il lui envoie et qui sont datées du 11 février et du 16 février 1958.

colère et affronte le réel. Il faut dire que les personnages de fiction sont pour lui des êtres auxquels il aime se mesurer, comme Chtcheglov s' imagine en Prince Vaillant et Debord en Lacenaire, le singulier criminel dans le film *Les enfants du paradis* (1945) réalisé par Marcel Carnet d'après un scénario de Jacques Prévert¹¹. Or, en s'imaginant en Roark, l'individualiste qui agit plus qu'il ne parle, Straram se désolidarise de ses anciens complices. Cette attitude se manifeste sans équivoque dans les remarques qu'il fait à Blot à propos du tract *Ça commence bien !* signé conjointement par les surréalistes et les membres de l'IL en septembre 1954 pour dénoncer un numéro spécial du bulletin des Amis de Rimbaud, *Le Bateau Ivre*, consacré au centenaire du poète¹². Elle se manifeste également dans un second tract, *Et ça finit mal, faussaires*, du 7 octobre 1954, signé cette fois par les seuls membres l'IL, qui se veut une mise au point quant à une intervention commune des surréalistes et de l'IL pour perturber la commémoration du centenaire de Rimbaud à Charleville¹³. Voici un passage d'une lettre à Blot qui révèle bien le genre de réflexion que Straram mène loin de Paris, et qui l'aide à persévérer dans sa situation déplorable en concevant une vie indépendante, autonome et courageuse :

Mis au courant, par le tract "Ça commence bien, Ça finit mal" de la collaboration, très scission surréalo-lettriste. Bien sûr que s'il fallait donner raison à quelqu'un, ce serait aux lettristes. Mais tout ceci, par leur faute, reste bien de la querelle littéraire. Le tract est une arme... Howard Roark ne rédigeait pas de tracts et dynamitait des buildings. Howard Roark avait appris une chose dans la vie : jamais céder, jamais se réduire à la colère. [...] J'aurais bien compris et apprécié le type qui aurait dynamité la statue de Rimbaud le lendemain de son érection. J'apprécie encore plus le type qui pense que pour éviter l'érection des monuments commémoratifs ou l'exploitation d'un Rimbaud (d'un Van Gogh, d'un Artaud) par les foules officielles d'une société policée,

11. Voir Apostolidès et Donné, *Ivan Chtcheglov, profil perdu*, op., cit., p. 23 et le film *In Girum imus nocte et consumimur igni* et *Panégryrique* de Debord, *Œuvres*, op. cit., p. 1658.

12. *Le Bateau Ivre*. Numéro spécial du Centenaire. Bulletin des Amis de Rimbaud, n° 13, Paris, éditions Messein, septembre 1954, 24 p.

13. Les deux tracts sont reproduits dans Debord, *Œuvres*, op. cit., p. 157-165

il faut d'autres moyeux que les barricades ou le lettrisme. Ce genre de types existe: Howard Roark, Pierre Mabile, Gilles Ivain¹⁴. C'est à quoi je m'efforce d'aboutir moi-même – ce qui demande une *rigueur* et une *lucidité* autrement difficiles à posséder que ne l'est se *libérer complaisamment* par l'action, la colère, l'invective et autre geste ou cri d'un héroïque médical. Tous les grands révolutionnaires sont trop de cas pathologiques qui pensent d'abord à se soigner¹⁵.

Et il en rajoute dans une lettre qu'il lui adresse le mois suivant :

Il y a dans Artaud et Michaux (et tant d'autres, de Lautréamont à Beckett – un grand et un petit!) une terrible défaite consentie: ne pouvant vivre au sens intégral ils vivent une légende, exorcisme ou rite, c'est une légende – voilà l'existence fœtale. Un météore peut être un fœtus. C'est très beau à lire, mais pas drôle à vivre. Et tout compte fait la divinisation ou l'utilité du blasphème sont moins créatrices que l'architecture (aussi bien théâtre, roman, poème, images, musique, presse, industrie et autres moyens d'expression)¹⁶.

Lorsqu'il écrit cette lettre, Straram travaille durement sur un chantier au nord de Vancouver au début de son premier hiver canadien, là où la colère et le blasphème ne sont d'aucune aide face aux rudes conditions physiques. Il surmonte toutefois sa situation en une vision poétique qui évoque immanquablement l'attitude romantique :

Je suis néanmoins très satisfait de passer cet hiver très très dur à Sidmouth. L'isolement prend des proportions et une acuité qui poussent à un ongle du délire d'interprétation. Est-ce la dérive lente des neiges, de glaces ou est-ce la fin du monde filmé[e] dans des arsenaux d'une cité promontoire stratosphérique ?

Je suis néanmoins très satisfait des neiges, de ce travail sur le chantier – étourdissement qui cingle – nerfs, nerfs, optique triplement de scie, pesanteurs de forge et d'iceberg, champ mêlé: gisement, fabrique d'uranium, requin –, des traîneaux et des chevaux, des glaces que charrie la Columbia, des faims, des soifs, des nuits ouvertes coupées, de l'immensité réduite à tête d'épingle et des localisations par l'élargissement métamorphose sous l'effet de glaces.

14. Gilles Ivain est le pseudonyme d'Ivan Chtcheglov.

15. Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 10 novembre 1954.

16. Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 28 décembre 1954.

réalisme bien réel²⁰. » L'espoir de résoudre la contradiction qui le tenaillait dans l'Ouest à son arrivée à Montréal en juin 1958 est de courte durée. Il se retrouve en effet dans la même indigence après son congédiement de Radio-Canada pour avoir pris part activement à la grève des réalisateurs, alors qu'il n'était qu'un simple commis. Il se confie en effet à Debord à ce sujet: « [J]e mène à Montréal une existence plutôt insensée, assez abominable, dont l'aspect sinistre (pratique) est très déprimant, si le côté libre (moral) me satisfait pleinement²¹. » Suite à son licenciement, Straram se promet de ne plus jamais travailler, faisant écho au fameux appel que Debord inscrit à la craie sur un mur de la rue de Seine en 1953. Il tiendra sa promesse, puisqu'il n'occupera plus de poste salarié jusqu'à sa mort. Ce qui ne l'empêche pas de rencontrer bien d'autres contradictions et de travailler dans un certain sens, en écrivant des articles, des livres et en animant des émissions à la radio.

Straram avant Straram dessine un portrait de lui en révolutionnaire de soi, celui qui aime son destin comme Nietzsche le recommande et qui prendra le nom de Bison ravi. La confrontation quotidienne avec des conditions de vie matérielles difficiles forme son expérience de la liberté. Il commence à entrevoir cette vérité, sans toutefois savoir qu'elle l'accompagnera jusqu'à la mort. Quelques mois avant son arrivée au Québec, il l'appréhende donc de manière encore un peu floue, en s'imaginant investir le monde culturel comme un entrepreneur de soi qui gagne de l'argent, à la manière de Howard Roark:

[...] je partirai pour Montréal, à l'autre bout du continent. Objectif: après tout ce temps de travail manuel et d'idées en chambre sans réaliser, tenter tous les commerces dits intellectuels. Radio, magazines, publicité, disque. Des antichambres. Mais je ferai tout pour réussir une fortune dans ces antichambres. Les chantiers sont seulement pour la mort à crédit, qui a beaucoup plus de sens au Canada que dans Céline. En trois ou quatre ans de fortune dans les antichambres, je suis capable d'avoir de quoi tout couper et m'installer quelque part

20. *Ibid.*, p. 50

21. Straram, *Lettre à Guy Debord*, 24 août 1960.

pour un travail d'envergure ou vivre d'envergure. Il est d'ailleurs temps que j'envisage de jouer au poker pour tirer assez d'argent de cette Amérique et aller l'utiliser ailleurs²².

Quelques mois après son arrivée à Montréal, il délaisse le travail, ne joue pas au poker et n'a plus la même ambition. Il reste cependant confiant, et, gardant les yeux bien ouverts, il s'installe dans sa nouvelle ville et sa vraie vie.

Les lettres à Debord de Montréal : une amitié dans une courte durée de temps

Straram renoue avec Debord par l'entremise d'un échange épistolaire à un moment où il cherche à briser son isolement. Dans une lettre datée de septembre 1959, il dit en effet à son ami Chtcheglov : « Quatre années dures et magnifiquement utiles en plein bois ont tout de même abouti à la nécessité d'un interlocuteur plus loquace que des arbres ou des cow-boys. J'ai donc tenté Montréal, cette métropole insensée²³. » Mais cela ne signifie pas qu'il pense nécessairement à son ancien camarade. Comme il le dit lui-même, il fréquente assidûment la bibliothèque pour se mettre à la page de ce qui se publie dans sa ville d'adoption, particulièrement en poésie. Son carnet d'adresses et de rendez-vous est d'ailleurs bien rempli, et les lettres d'acceptation et celles plus nombreuses de refus qu'il reçoit de revues et d'éditeurs signalent ses efforts pour s'inscrire dans le paysage culturel, comme un entrepreneur suivant le destin de Roark²⁴. Comme le fait remarquer Piotte dans un passage cité plus haut, il suffit de regarder la table des matières du *Cahier* pour voir que Straram rencontre de nombreuses personnes à son arrivée. En moins de deux ans, il publie des articles dans *Cité libre* et *Liberté*, et la radio de Radio-Canada diffuse ses pièces²⁵. Il connaît

22. Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 16 novembre 1957.

23. Straram, *Lettre à Ivan Chtcheglov*, 9 septembre 1959. Le contenu de la lettre est publié dans la section « Autres textes » de ce volume.

24. Ces lettres se trouvent à Bibliothèque et archives nationales du Québec, fonds Patrick Straram, MSS391, S3, SS2.

25. Dans les deux premières années après son arrivée à Montréal, Straram collabore trois fois à *Cité libre* (« Les Français parlent aux Français », n° 22,

par ailleurs assez bien Pierre Elliott Trudeau pour lui demander, sachant qu'il allait à Paris, de lui rapporter des nouvelles de son ami Chtcheglov²⁶. Enfin, sa participation active à la grève des réalisateurs de Radio-Canada de la fin de l'année 1958 au début de 1959 lui permet de nouer des amitiés. Les interlocuteurs ne manquent pas, mais sont-ils ceux qu'il recherche ?

En juin 1958, Straram reçoit le « Rapport sur la construction des situations » et le premier numéro du bulletin de l'IS. Cet envoi semble l'inviter à participer aux activités de l'IS malgré la distance, ce qui lui donne espoir « de clore une période de quatre années difficiles, déprimantes²⁷. » Rien n'indique cependant qu'il ait sollicité ces textes, mais comme l'affirment Apostolidès et Donné, le moment semble opportun : « Straram s'interroge sur le sens de cet envoi, et écrit dès sa réception à Debord pour lui demander des éclaircissements sur quelques points essentiels²⁸. » Tout porte à croire cependant qu'ils lui ont été envoyés suivant la volonté affichée des membres de l'IS de renouer avec leurs anciens camarades.

Il y a des gens – deux ou trois peut-être – que nous avons connus, qui ont travaillé avec nous, qui sont partis, ou qui ont été priés de le faire pour des raisons aujourd'hui dépassées. Et qui, depuis, se sont gardés de toute résignation : du moins il nous est permis de l'espérer. Pour les avoir connus, et pour avoir su quelles étaient leurs possibilités, nous pensons qu'elles sont égales ou supérieures maintenant, et que leur place peut encore être avec nous²⁹.

octobre 1958 ; « Pli cacheté à quelques-uns et quelques-unes, et à *Cité libre* », n° 23, mai 1959 et « Valeurs culturelles à une information », n° 25, mars 1960) et deux de ses textes sont présentés à l'émission *Nouveautés dramatiques* de Radio-Canada (*Le manuscrit sous le signe du cancer*, le 4 octobre 1959 et *Trains de nuit*, le 6 décembre 1959).

26. Cette rencontre a eu lieu en août 1959. Straram débute sa lettre à Chtcheglov du 9 septembre 1959 en parlant des nouvelles que Trudeau lui rapporte et qui se résument à presque rien. Dans une pièce écrite au même moment où il prépare la biographie de Chtcheglov avec Boris Donné, Jean-Marie Apostolidès imagine sa rencontre de Trudeau et Chtcheglov, non pas à Paris, mais à la clinique de La Chesnaie, où ce dernier est interné. Jean-Marie Apostolidès, *Il faut construire l'hacienda*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2006.

27. Apostolidès et Donné, in Straram, *Lettres à Debord*, op. cit., p. 19.

28. *Ibid.*

29. Michèle Bernstein, « Pas d'indulgence inutile », *IS*, n° 1, juin 1958, p. 26.

La coïncidence entre la réception de cet envoi, cet appel de Michèle Bernstein dans le premier numéro du bulletin de l'IS, et l'arrivée de Straram à Montréal semble tenir du hasard objectif qui recouvre les rencontres et les événements imprévus de la nécessité, comme nous l'a appris André Breton. À défaut de ne pas pouvoir lire la lettre que Straram envoie à Debord suite à la réception des documents (elle est perdue, comme toutes les autres d'ailleurs, à l'exception de celles réunies dans ce volume qui datent de 1960), on peut estimer très probable que ce soit cette réception combinée à l'appel de Bernstein dans le bulletin qui initie leur correspondance. Ces raisons m'apparaissent plus complètes et satisfaisantes que l'hypothèse avancée par Marc Vachon dans son livre sur Straram et les situationnistes, qui couvre partiellement les circonstances en omettant la réception des documents de l'IS par Straram en juin 1958 : « Il se peut que Bernstein pensât à Straram et à Chtcheglov en écrivant ces lignes. Quoi qu'il en soit, au cours de l'automne 1958, Straram écrit une lettre à Guy Debord pour se renseigner sur l'état du mouvement situationniste³⁰. »

Dans son article, que je cite plus loin, Pierre Rannou propose une hypothèse intéressante pour expliquer la reprise de contact entre eux : elle serait liée à la grève des réalisateurs à Radio-Canada. Bien qu'elle s'écarte de la chronologie (leur échange qui commence à l'automne 1958 précède en effet de quelques mois cette grève³¹), elle a le mérite d'expliquer pourquoi, dans les circonstances difficiles qui sont les siennes à son arrivée à Montréal, Straram s'intéresse aux thèses de l'IS et veut publier un *Cahier*. Il faut dire que le poste de commis à Radio-Canada qu'il obtient à l'automne 1958 le met au fait des signes avant-coureurs de la grève qui sera déclenchée en décembre de la même année et à laquelle

30. Vachon, *L'arpenteur de la ville*, op. cit., p. 57.

31. Pour appuyer l'hypothèse de Rannou, on peut ajouter que l'impatience des réalisateurs est bien palpable lorsque Straram commence à travailler comme commis à Radio-Canada à l'automne 1958, et qu'il connaît donc les critiques et les revendications des futurs grévistes lorsqu'il interroge Debord à propos des thèses de l'IS.

il participe activement. L'hypothèse m'apparaît dès lors plausible, d'autant plus que Debord semble la confirmer en expliquant à Chtcheglov ce qui a mis un terme à leur correspondance : « Dans cette affaire aussi, il arrive trop tard, ignore que le syndicalisme a maintenant pour fonction principale l'intégration des travailleurs à la société³². » De plus, Rannou considère Straram un peu comme je l'ai fait précédemment, c'est-à-dire comme un individu beaucoup plus préoccupé à agir dans le réel, qu'à participer aux activités d'une avant-garde. L'individualiste entrepreneur à la Roark qu'il s' imagine être en quittant l'Ouest canadien trouve toutefois une occupation à sa mesure dans la lutte syndicale, à défaut de faire fortune. Or, comme le dit Rannou, cette lutte serait aussi à l'origine de la création du *Cahier* :

Comment expliquer qu'il décide de renouer avec Debord à ce moment-là précisément ?

Les mésaventures de Straram à Radio-Canada le sensibilisent à la mainmise rigide des directeurs des organes de presse sur le contenu éditorial des émissions et des publications qu'ils dirigent. Devant ce constat, il entreprend de mettre sur pied une revue où les auteurs pourront, hors d'une ligne éditoriale précise et sans risque de censure, s'exprimer librement. [...] [I]l convient de reconnaître, particulièrement à la lecture du sommaire de son premier numéro, que Straram a cherché à doter le milieu culturel québécois d'un lieu d'échange intellectuel stimulant³³.

Rannou ignore toutefois l'appel que lance l'IS à ses anciens camarades par l'entremise de Bernstein, en laissant entendre que Debord n'a pas l'habitude de renouer avec les camarades qu'il a expulsés : « Ce type de renouvellement n'est pas habituel pour Debord qui, comme le rappelle [Jean-Michel] Mension, déjà à cette époque, avait commencé à faire le ménage autour de lui, éloignant ceux qui avaient été de l'aventure des débuts chez Moineau, donc de la période lettriste³⁴. » Pour rétablir les faits, il

32. Debord, *Lettre à Chtcheglov*, 12 mai 1963. Le contenu de la lettre est reproduit dans la section « Autres textes ».

33. Rannou, *art. cit.*, p. 41-42.

34. *Ibid.*, p. 42.

faut dire que Straram rencontre Debord après cette période qui se termine par une scission au sein du groupe d'Isidore Isou et la constitution de l'IL en 1952. Il n'accompagne donc jamais Debord dans l'aventure lettriste, au sens premier du terme. En outre, Straram n'est pas exclu de l'IL, c'est lui-même qui démissionne. Debord ne manque pas d'ailleurs de le lui rappeler dans une lettre datée de l'été 1954 et le répète également dans son *Histoire de l'Internationale lettriste* en 1956.

L'inépuisable jeunesse chez Debord

Les raisons qui expliquent que Debord tente de renouer avec Straram sont plus clairement établies par Apostolidès et Donné :

« Critique de la séparation » : parmi les significations multiples de ce titre, il faut entendre le regret de la dispersion du trio qui s'était porté si avant dans la « recherche d'un grand passage situationniste ». Dans ce regret il entre une part de nostalgie de l'intensité des aventures vécues ensemble, mais surtout la conscience que Chtcheglov et Straram auraient un rôle de premier plan à jouer dans le nouveau mouvement. Aussi Debord entreprend-il, à partir de juin 1958, de renouer avec ses anciens compagnons³⁵.

En écrivant à Straram, Debord cherche donc aussi à renouer avec Chtcheglov avec qui il a rompu en 1954. Le tract *Informations*³⁶ présente les causes de cette rupture, qui se résument à ceci : Chtcheglov lui reproche son mode de gestion autoritaire et sa tendance à s'appropriier les idées des autres. Debord lui donne raison en publiant son texte *Formulaire pour un urbanisme nouveau* dans le premier bulletin de l'IS en juin 1958, sans son accord. N'ayant pas changé ses manières, on peut comprendre qu'il hésite à entrer directement en contact avec Chtcheglov. Les sachant bons amis, il fait de Straram son émissaire. Les premières lettres

35. Apostolidès et Donné, *Lettres à Debord*, op. cit., p. 14.

36. Le tract *Informations* a été rédigé par Ivan Chtcheglov suite à son exclusion de l'IL. Patrick Straram et Henri de Béarn le cosignent en annonçant leur démission. Le tract est reproduit dans Apostolidès et Donné, *Ivan Chtcheglov, profil perdu*, op. cit., p. 68. J'y reviendrai plus loin.

qu'il lui envoie éclairent ses motivations et confirment que l'appel de Bernstein dans le premier bulletin de l'IS leur est bien destiné: « Si toi, et Gilles Ivain dont je ne sais rien depuis plusieurs années, pensez avoir marché depuis dans une direction qui n'est pas étrangère à nos positions communes d'autrefois et au style général des recherches de l'I.S., je serais heureux que notre dialogue soit rouvert. À toi de jouer³⁷. » Il serait sans doute faux d'affirmer que Debord se sert uniquement de Straram pour reprendre contact avec Chtcheglov. Le sens de la formule « à toi de jouer » ne peut être réduit à cette seule intention. Ce serait oublier la place de choix que Debord réserve à son correspondant dans son « Histoire de l'Internationale lettriste », dont il se souvient dans une lettre qu'il lui envoie le 25 août 1960: « Je n'oublie pas que la première déclaration "situationniste" imprimée a été diffusée par toi dans le bulletin de Ville-Évrard³⁸. » Il faut noter enfin que, bien avant Debord, Straram utilise deux fois la formule « À toi de jouer » dans des lettres qu'il envoie à son ami Jacques Blot le 22 décembre 1953 et le 27 septembre 1954³⁹. Est-elle propre à Straram ? Debord la reprend-il en guise de clin d'œil ? D'ailleurs, elle sonne autrement si on tient compte du fait que les principales idées de l'IS sur la question du jeu ont été établies et expérimentées par ce trio en 1953 et en 1954⁴⁰. Toujours est-il que cette formule est manifestement un signe de connivence.

La nostalgie explique en partie ce qui motive Debord à renouer avec ses anciens compagnons qui ont passionné la vie avec lui en pratiquant la métagraphie, en dérivant dans les rues de Paris et en fréquentant les bars de St-Germain-des-Prés. Elle ne se limite pas cependant qu'à ses souvenirs: Debord érige le passé en âge d'or au moment même où il cherche à doter l'IS de nouveaux moyens

37. Debord, *Lettre à Straram*, 3 octobre 1958.

38. Debord, *Lettre à Straram*, 25 août 1960.

39. Dans la seconde, la formule relève du mot d'ordre: « Il doit, après avoir bu et soupesé, diriger le tout sur la Guersant. Il te donnera les indications nécessaires. Essayer de ne rien me perdre, et me renvoyer (ce qu'il te dira) sans trop tarder. À toi de jouer. » Straram, *Lettre à Jacques Blot*, 27 septembre 1954.

40. Apostolidès et Donné, *Lettres à Debord*, op. cit., p. 11.

et de nouvelles possibilités de vie. La fondation d'une antenne du groupe d'avant-garde à Montréal est l'une d'entre elles. Il faut dire qu'il n'a pas encore trouvé d'accueil en Amérique, ce qui peut paraître embêtant pour une « internationale ». Straram lui apparaît comme la solution idéale puisqu'il incarne le passé et, potentiellement, le futur. En renouant d'amitié avec lui, Debord avance en regardant dans le rétroviseur. La contradiction d'une avant-garde qui repère dans l'ancien les éléments de son avenir n'est pas nouvelle, elle est présente dans la plupart des groupes, dont le futurisme russe qui rêve de retrouver la langue dans un état adamique avec le zaoum ou encore le surréalisme qui s'inspire des arts premiers. Debord n'a pas besoin de reculer aussi loin dans le temps: le passé qu'il veut retrouver pour imaginer des possibilités d'avenir correspond à celui de sa jeunesse à St-Germain-des-Prés⁴¹. Tout commence en effet pour lui à Paris en 1952 après avoir rencontré les lettristes à Cannes. C'est sa véritable année de naissance, comme le notent tous ses biographes. Mais qu'est-ce que ce passé a de si extraordinaire pour qu'il espère y trouver les voies du futur, en renouant entre autres avec ses anciens amis moins d'un an après la fondation de l'IS?

Il faut comprendre que Debord mythifie son passé en le fixant dans un enchaînement d'événements, d'épisodes, d'anecdotes, d'engagements, de scandales, d'activités illégales, qui forment les contours d'une vie sans concession. « Tandis qu'à l'École Normale Supérieure, au Quartier latin, la future "élite" préparait sa carrière, à quelques pas de là, dans des bistrots évités par tout étudiant respectable, le jeune Debord entamait un parcours qui devait l'amener, lui aussi, à exercer une certaine influence sur le monde⁴². » Cette vie n'emprunte pas ses formes à celles de l'âge de l'insouciance et de l'innocence, mais plutôt à celles nécessaires et durables de la contestation, comme de la marginalité et de la radi-

41. Ce passé est relaté dans les entretiens que l'on retrouve dans Mension, *La tribu*, op. cit., et dans Straram, *Les Bouteilles se couchent*, op. cit.

42. Anselm Jappe, Guy Debord, *Arles et Marseille*, éditions Sulliver et Via Valeriano, 1995, p. 77.

calité. Elles sont l'unique choix possible face à la modernisation des modes de vie de la société française dans les années 1950 qui emporte les jeunes sans demander leur avis⁴³.

Aux yeux de Debord, la mythification du passé n'est pas la reconnaissance de la mort du mouvement, mais son acte de naissance. Il ne renie jamais ce passé, comme il n'associe jamais les comportements illicites des jeunes à des erreurs. Ce qu'il exprime ouvertement dans un passage très connu du film qu'il a réalisé en 1978, *In Girum imus nocte et consumimur igni*: « Il faut découvrir comment il serait possible de vivre des lendemains qui soient dignes d'un si beau début. Cette première expérience de l'illégalité, on veut la continuer toujours⁴⁴. » Debord apprécie les dévoyés, les enfants perdus, les rebelles, les insoumis, ceux qui quittent le giron familial pour vivre dans la rue et qui connaissent les maisons de correction. S'il aime autant exprimer son affection pour les délinquants, c'est qu'il ne peut l'être lui-même, comme le suggère Mension :

Moi j'étais la révolte, je suppose que c'est ça qui intéressait Guy, ça et mon passage en maison de correction [...]. Oui, je crois qu'il avait une certaine fascination pour la maison de correction, particulièrement, pour la prison : il trouvait que c'était correct, que c'était normal d'aller en prison quand on vivait cette vie-là... [...] Le fait d'aller en maison de correction ça l'impressionnait mais ça l'intéressait. J'étais un petit jeune qui avait fait des choses que lui n'était pas capable de faire⁴⁵.

Straram figure parmi eux. Son séjour de deux mois à l'asile de Ville-Évrard à la fin 1953, après avoir menacé des passants dans la rue, est l'un des épisodes que Debord n'oublie pas, comme il le lui dit dans une lettre citée plus tôt. En réalité, il se considère

43. Jappe recourt à de nombreuses statistiques pour appuyer le constat que la société française s'arrache au cadre traditionnel pour adopter le style métro-boulot-dodo dans les années 1950. L'IL critique ce nouveau style qui impose aux jeunes une forme de vie dont ils ne veulent pas. *Ibid.*, p. 85-86.

44. Debord, *In Girum imus nocte et consumimur igni*, *Œuvres*, op. cit., p. 1374.

45. Mension, *La tribu*, op. cit., p. 57, 58 et 63.

lui-même comme un « enfant perdu »⁴⁶. Sans étude, sans diplôme, sans travail, mais autonomes et autodidactes, Debord et ses amis passent leurs nuits à boire, à discuter et à dériver dans Paris pour passionner leur existence, rendue ennuyeuse par les encadrements sociaux et les impératifs de la société de consommation. Leur vocabulaire, leurs mots, ceux-là mêmes que l'on retrouve parfois sur les murs de Paris – ils ont fait des slogans un art – sont les manifestations les plus condensées de leur forme de vie rebelle et trouvent leur signification dans leurs pratiques, leur vie affective, leurs croyances, leurs idées, leurs thèses. On ne peut pas dire que « Ne travaillez jamais » est une phrase creuse pour Debord et Straram : elle fait partie d'un jeu de langage qui porte à conséquence dans leur vie. Bref, c'est cette forme de vie bâtarde de la petite délinquance que Debord veut magnifier en mythifiant son passé.

Selon les mots de Vali, le groupe de Chez Moineau revendique comme un privilège de « vivre comme une bande de chiens bâtards. » Cela se résume essentiellement à éviter les descentes de police, ne pas avoir de papiers, chercher un peu de fric et se procurer de la drogue. Pourtant, dans les images de van der Elsken⁴⁷, cette expression prend un sens plus profond : comme il le dit lui-même, les jeunes de Chez Moineau sont des vagabonds « passifs, sombres, mélancoliques » ; ils

46. Voir le long chapitre « Les enfants perdus » dans la biographie de Vincent Kaufman, *Guy Debord. La révolution au service de la poésie*, Paris, Fayard, 2011, p. 23-124. Le terme évoque l'avant-garde dans son ensemble qui s'inspire de son contenu militaire en s'imaginant comme de jeunes soldats qui s'avancent courageusement sur le front, pour défendre une cause extraordinaire. Voir aussi Henri Béhar, *Les enfants perdus. Essai sur l'avant-garde*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2002.

47. Ed van der Elsken est un photographe néerlandais qui s'est installé à Paris au début des années 1950. Il est connu pour avoir pris de nombreuses photos de la bohème de la Rive gauche, particulièrement celle de Saint-Germain-des-Près, où il fréquente les cafés et les bars. On lui doit la majorité des clichés connus des jeunes membres de l'IL et de leurs amis à l'époque où ils fréquentaient le bar Chez Moineau. La plupart de ces photographies apparaissent dans *On the Left Bank*, Dewi Lewis Publishing, 2017 [1956]. Voir aussi la version remaniée du livre *Looking for "Love On the Left Bank"*, Paris, The Eyes Publishing, 2017. Cette publication est issue de l'exposition « Ed Van Der Elsken, La vie folle » qui s'est tenue au Jeu de paume en 2017.